

Les Musulmans dans la Suisse romande : suite

Autor(en): **Blavignac, John**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 4

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179309>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les causeries du Messager de Belmont.

MARGUERITE PASSEREAU,

et ce que *les cloches de Lausanne* lui disaient. (Fin).

— Vous tardez bien de revenir, ma chère et bonne maîtresse, dit Jean à Marguerite, au moment où il ouvrit le cédar qui interceptait le passage ; il prononça ces paroles d'un ton moitié grondeur, moitié affectueux, et son air semblait présager un de ces orages passagers qui se forment très souvent et quelquefois d'une manière tout-à-fait inopinée dans l'intérieur des familles. L'intimité qui règne entre mari et femme peut les excuser et même les justifier en quelque sorte, ce sont des éclairs rapides qui purifient l'atmosphère du ménage et annoncent un lendemain beaucoup plus beau et plus brillant. Mais, dans les relations entre maîtresse et domestique, ces interruptions de la bonne harmonie sont inadmissibles, et tout-à-fait contraires à la nature des choses et aux usages ordinaires, même de la campagne. Marguerite n'en parut pourtant pas très offensée ; elle semblait même s'attendre à être grondée un peu. Depuis la mort de son mari, Jean avait saisi d'une main vigoureuse les rênes du gouvernement domestique, et son ton d'autorité ne pouvait pas tout à fait déplaire à une bonne ménagère, qui y voyait percer le vif intérêt qu'on prenait à ses affaires, et, comme elle se flattait des tendres sentiments qu'on lui portait, il est assez probable, d'ailleurs, que de petites scènes de jalousie de même nature s'étaient passées entre Marguerite et Jean.

Pour empêcher l'orage d'éclater et pour couper court à des interpellations désagréables, dans lesquelles le notaire de Lausanne aurait certainement joué un certain rôle, Marguerite tendit la main à Jean et lui dit :

— La meilleure volonté ne peut faire que ce qui est possible, j'ai été retenu en ville par des affaires qui vous concernent aussi un peu, et je n'ai pas pu revenir pour le dîner, comme je me l'étais bien proposé. Les bourgeois de Lausanne sont très occupés le jour du marché et surtout la veille d'une fête.

Marguerite avait déjà passé par une bonne école, et instruite par son premier mariage, elle était assez prudente pour ne pas prononcer un nom qui aurait pu chatouiller un peu les oreilles de son brave domestique. Mais celui-ci ne se laissait pas détourner du chemin direct que prenaient ses pensées, et, sans se donner la peine de passer par un long préambule, il lui dit :

— Et votre homme d'affaires, votre confident et factotum, l'aimable notaire, que dit-il de nos projets ?

— Le notaire, répondit Marguerite, en cherchant à échapper à une réponse positive, le notaire partage mes sentiments à votre égard, et ma résolution définitive ne dépend plus que d'une seule circonstance qui, je l'espère, vous sera complètement favorable et me permettra de couronner enfin vos desirs.

Marguerite aurait bien voulu communiquer à Jean son intention de consulter les cloches de Lausanne, mais elle en eut presque honte, elle s'en garda bien, car Jean n'aurait certainement pas manqué de se moquer d'elle et de rire à ses dépens. Pour lui faire passer l'image désagréable du notaire, elle ajouta vite :

— Ce ne sont pas uniquement des affaires d'intérêt qui m'ont retenue à Lausanne, mais j'y voulais faire aussi quelques emplettes ; c'est aujourd'hui la foire du printemps, et vous savez, Jean, que je ne vous oublie jamais dans des occasions pareilles ; tenez, continua-t-elle, voici une chaîne de montre en argent, il y a longtemps que vous en souhaitiez une, acceptez donc celle-ci comme une marque de mon affection et de ma satisfaction relativement à vos services.

Jean, qui ne s'était pas attendu à ce riche cadeau et qui se trouvait encore assez jeune et assez naïf pour s'en réjouir véritablement, refoula dans son cœur toutes les paroles piquantes qui se pressaient sur ses lèvres et exprima à Marguerite ses plus vifs remerciements.

— Je suis bien contente, dit-elle, en ajoutant encore à ce cadeau une légère pression de sa main accompagnée d'un regard plein d'affection, je suis contente d'avoir deviné vos desirs, et maintenant laissez-moi, il me tarde d'entrer dans la maison pour changer de souliers, les chemins sont bien mauvais.

Marguerite avait obtenu ce qu'elle désirait, c'est-à-dire qu'elle se voyait débarrassée de Jean, qui la gênait beaucoup dans ce moment, car les cloches de Lausanne allaient commencer leur

tintement solennel. En effet, quelques moments après, l'air agité par les ondulations sonores du gros bourdon de la cathédrale de Lausanne et de ses sœurs, moins grandes et moins majestueuses, mais tout aussi harmonieuses, se mit à vibrer et à trembler et présenta bientôt l'image d'une mer doucement bercée par la brise du soir. Marguerite se plaça à la fenêtre de sa chambre à coucher dans laquelle elle venait de rajuster un peu sa toilette, et toute son âme, transformée en oreille, se livra à l'impression profonde que cette belle sonnerie ne manque jamais de produire. Tout-à-coup elle entendit distinctement, ou du moins elle crut distinguer les paroles : *M'entendez-vous ? M'entendez-vous ?* C'était le gros bourdon qui lui disait cela, mais les petites cloches ajoutaient en même temps : *Prends ton valet, Jean ! Prends ton valet, Jean !* Jamais de sa vie les cloches ne lui avaient fait autant de plaisir, pas même au moment où elles l'avaient appelée pour faire bénir son premier mariage à la cathédrale de Lausanne.

Elle se coucha bien tard, sans prolonger pourtant le souper, qu'elle prit en compagnie de Jean et de sa servante ; elle avait besoin de se recueillir. Mais toute la nuit elle ne put fermer l'œil, des rêves de bonheur, entremêlés d'espérances et d'appréhensions, la tenaient éveillée jusqu'au matin. Elle entendit la grosse cloche annoncer le jour, et il lui sembla de nouveau qu'elle lui disait : *Maître Jean, maître Jean, pense à toi dans ce moment !* Elle se leva beaucoup plus tard qu'elle n'avait coutume de le faire ; Jean, qui avait pour elle tout l'attachement du premier amour, était tout étonné de ne pas la trouver au déjeuner ; plein d'inquiétude, il demanda à la servante si la maîtresse se trouvait indisposée ; il ne soupçonna pas que, dans ce moment même, dans le cœur de Marguerite, la victoire s'était décidée en sa faveur, et qu'à l'heure du dîner elle lui annoncerait son bonheur.

En effet, cela ne manqua pas d'arriver. Marguerite profita des épanchements d'un long tête-à-tête qu'elle sut se ménager, et mit Jean au comble de ses vœux, en le chargeant de faire les démarches nécessaires à la célébration de leur mariage.

Huit jours après, les bans furent publiés, et après le délai fixé par les lois, le bienheureux Jean changea son humble rôle de valet contre celui de maître souverain du cœur et des destinées de Marguerite.

La belle laitière de Chailly avait cru atteler à son char un doux agneau qui se laisserait facilement guider par sa main ; mais hélas ! elle s'était grandement trompée. Jean, transformé en maître et chef de famille, était un tigre jaloux, un lion rugissant, ou si vous aimez mieux, un ours mal léché, bien différent de son premier mari. Marguerite n'eut pas seulement le bonheur de jouir sans trouble de ce qu'on appelle les lunes de miel ; Jean lui fit sentir dans la première quinzaine déjà qu'il entendait gouverner lui-même son ménage et que, pour soutenir ses droits de maître absolu de la ruche, le ciel lui avait fourni des arguments irrésistibles dans ses pattes.

Marguerite s'en plaignit un jour au messager de Belmont, en lui disant que les cloches de Lausanne l'avaient trompée.

— Ce ne sont point les cloches qui vous ont trompée, lui dit-il en souriant, c'est vous qui les avez mal comprises ! Consultez-les de rechef, et vous verrez qu'elles vous diront tout autre chose !

Marguerite profita du Jeûne cantonal pour tenter cette nouvelle épreuve, et quelle fut sa stupéfaction, lorsqu'elle entendit distinctement : *Maître Jean, maître Jean, bat sa femme de temps en temps !*

Elle se garda bien d'en souffler mot, et se soumit avec résignation à son sort. Heureusement son mariage fut béni, elle eut des enfants, et Jean récompensa sa soumission par un redoublement de zèle et d'activité. La campagne de Marguerite prospéra à vue d'œil et fut bientôt agrandie par l'achat de quelques autres prairies dont le produit lui permettait de doubler presque son commerce de lait. Les soins que Marguerite était obligée de donner à son ménage et à ses enfants lui firent oublier les rigueurs de son nouveau mariage.

F. N.

Les Musulmans dans la Suisse romande.

(Suite.)

En 752, les chrétiens purent espérer un moment

d'avoir vaincu pour toujours les champions de Mahomet. Abd-el-Rahman, que nos historiens nomment Abdérame, avait été nommé gouverneur de l'Espagne en 730.

Deux ans durant, il rassembla ses forces.

Comme un torrent qui a rompu ses digues, comme une tempête qu'aucun obstacle ne saurait arrêter, l'armée musulmane s'avança, détruisant tout sur son passage.

Sous les murs de Poitiers, se trouve Charles Martel avec ses guerriers du nord.

Un combat terrible s'engage.

Le héros français remporte sur les envahisseurs la plus brillante victoire.

Trois cent soixante-quinze mille Sarrasins, s'il faut en croire les chroniqueurs chrétiens, restèrent sur le carreau. Les historiens arabes appellent cette place le *Pavé des Martyrs*; suivant eux, on y entend encore le bruit que font les anges dans un lieu si saint, pour inviter les hommes à la prière.

Malgré cet épouvantable échec, les Arabes ne renoncèrent point à leurs projets; deux ans après, une date si funeste pour eux, en 754, on les voit, partant de Narbonne, s'emparer de la plus grande partie de la Provence; une inscription funéraire rappelait naguère la mémoire des Avignonnais, tombés à cette époque, en voulant disputer aux Musulmans le passage de la Durance : SEPVLTVRA NOBILIVM AVENIONENSIVM QVI OCCVBVERVNT IN BELLO CONTRA SARRACENOS.

Le duc d'Austrasie, Charles, si bien surnommé Martel ou le *Marteau*, depuis la bataille ou plutôt le massacre de Poitiers, les battit de nouveau en 737 et en 739; cependant les Arabes conservèrent Narbonne.

Cette expédition coûta d'ailleurs cher au Midi. Le prince austrasien, pour empêcher les Sarrasins de se servir des villes, les détruisit. Nîmes vit ses portes antiques renversées. Son amphithéâtre, rempli de bois amoncelé et converti en immense bûcher, sembla ne pas devoir survivre à cette gigantesque entreprise de destruction. Aujourd'hui encore, on est frappé, en passant sous ses galeries, de voir ces blocs énormes, entr'ouverts par la force des flammes, calcinés en partie et cependant remplissant encore leur but, grâce à leurs colossales dimensions.

L'an 752 nous montre le fils de Charles, Pépin, dit *Le Bref*, pénétrant en Languedoc, reprenant Nîmes, Agde, Maguelonne et Béziers. Une famine horrible le contraignit à suspendre ses opérations; mais, en 759, la trahison des chrétiens lui livra Narbonne; le midi de la France fut balayé, les Sarrasins refoulés dans la Péninsule et, encore une fois, on put espérer que l'étendard du prophète était pour toujours banni du territoire français.

Charlemagne voulut aller plus loin; il franchit les Pyrénées, attaqua et battit les défenseurs du Koran dans l'Espagne même; il revenait couvert de gloire, lorsque son arrière-garde fut taillée en pièces à Roncevaux.

C'était en 778.

Les revers, écrits de toute éternité sur le *Livre évi-*

dent, sur la *Table de prédestination*, n'avaient ébranlé en aucune manière les *vrais croyants*.

Une véritable croisade s'organisa en Espagne.

Un corps d'armée marcha contre les chrétiens des Asturies et l'autre entra en France.

En 793, ce dernier remporta sur les Français, entre les villes de Carcassonne et de Narbonne, une brillante victoire.

Peu après, on voit les Musulmans se porter sur l'Italie, et y faire de nombreuses conquêtes. En 843, ils sont à Civita-Vecchia; en 846, ils pillent les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, aux portes de Rome, et sans l'héroïque résistance du Grand Pontife des chrétiens, Léon IV, ils se fussent emparés de la capitale de l'ancien monde. (*La suite au prochain numéro.*)

(Reproduction interdite.) John BLAVIGNAC.

Tardy et sa Lizette.

Dé bin bâirè n'y a pas tant dé mô
Porvu qu'on pouécè retrovâ l'otô,

desâi Samuïet Tardy à sa fenna Lizette, quand le lo bramâvé dé tant bâiré. Samuïet Tardy étâi paveu à Mordze, et quand l'avâi étâ chetâ tota la dzornâ su sa chaula que n'avâi q'na tsamba et que l'avâi bin damâ lé pierrès plliantâiès dein la sabllia, ye sè desâi : « Tardy ! soigne lo valet dé ta mère, va ramounâ ta tsemenâ et détieindrè lo fû dé ta gardietta. » Ye re-duisâi sé z'uti, sa chaula, sa dama et c'llespèce dé mécanique que sè à féré lè crâo dein lo tzemin et à l'âi bouettâ lè pierrès, et quand l'avâi tot cein réduit, ye preniâi dein sa fata on bocon dé pan et dé toma et l'allâvé arrosâ sa pedance dein ellia pinta qu'est désô lè z'arcadès. L'âi teniâi bon et n'allâvé retrovâ sa Lizette qué quand lè gâpions sé montrâvont su la porta po derè ; onj'hâorè ! — Ma fâi cé commerço eimbétâvé sa fenna et le s'étâi messa su lo pî d'allâ lo rapertsi toté lè nés, et le lo ressivè gaillâ ein l'âi desein que c'étâi onna vergogne et que farâi bin mî dé ne pas tant bâirè. Stu coup, c'étâi Tardy qu'étâi eimbêta.

Onna né que la Lizette étâi venia à la pinta po féré reduirè Tardy, lo Samuïet l'âi dese : « Tai on verro ! — Na, n'ein vu rein ! — Tai adé ! — Na, té dio ! — Eh bin, allein no z'ein. » Ein passeint à la cousena, Tardy demandè demi pot que fourrè dein sa catsetta dé veste. Arrevâ tsi li, ye preind dou verro et dit à sa fenna : Chîta té quie ! Ye reimplliè lè dou verro ; ion por li, ion por sa fenna. La Lizette n'ein voliâvé rein ; Tardy la pressè et finit pe sè fatsi po la féré bâiré. La Lizette bâi lo verro. Tardy ein vaissè on sécond et on troisiémo que la fenna est dobedja d'avalâ. Mâ âo quatreiémo, le sè fo ein colère, kâ cé vin l'âi baillivè pè-la tète et l'âi fasâi mô âo tieu, l'âi baillivè einvia dé reindrè et l'étâi tot t'étourla. Le coumeinça à djurâ et le desâi : Ne sé pas dein stu Dieu mondo coumein on pâo dinsé bâire dé cé vin. Enfin quié, l'étâi tota malâda. Tardy tot conteint l'âi dit : « Eh ! eh ! Lizette ! te vâi ! te vâi ! te crâi que l'est tot plliési dé bâiré ! »

C.-C. DÉNÉRÉAZ.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.